



Frederick M. Reener. *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler*. Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi, 1989, 367 p.

Claire le Brun

Volume 4, numéro 2, 2e semestre 1991

Traduire la théorie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014734ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014734ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

le Brun, C. (1991). Compte rendu de [Frederick M. Reener. *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler*. Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi, 1989, 367 p.] *TTR*, 4(2), 220–224. <https://doi.org/10.7202/014734ar>

Pour terminer, resituons l'essai dans sa juste perspective. Bednarski lit Ferron à partir d'un point de vue bien particulier et bien spécifique, celui de la traduction qui met en lumière, et au premier plan, l'étrangeté du texte, non dans l'abstrait, mais dans le concret de problèmes à résoudre, de choix à faire et dans une visée pédagogique (au sens strict comme au sens large) qui consiste, au-delà du texte traduit, à faire connaître à l'une des *deux solitudes* l'autre. La qualité du rapport (physique) au texte, qui est aussi le respect du texte, on le sent donc, tout au long de l'essai, agir de concert avec la préoccupation du destinataire. Voilà pourquoi il est engageant, stimulant, provocant. Déroutant. On ne lui reprochera pas de forcer à relire (autrement) Ferron. Au contraire. C'est là l'effet normal d'un texte qui possède de rares qualités de rigueur et d'écriture (créative) et qu'on souhaiterait retrouver dans toutes les écritures critiques, à commencer par les siennes. Il n'est pas surprenant que l'Association des littératures canadiennes et québécoise lui ait décerné le prix Gabrielle-Roy (1990) et l'Association des professeurs de français des universités et collèges du Canada le prix de l'APFUCC (1991). Ces distinctions rendent un hommage mérité à l'auteur, à laquelle il faut associer l'éditeur, qui a fait là un beau travail d'édition.

Pierre L'Hérault
Université Concordia

Frederick M. RENER. *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler*. Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi, 1989, 367 p.

Histoire de la traduction de l'Antiquité latine au Siècle des Lumières ou définition d'une théorie classique de la traduction? *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler* relève des deux catégories sans s'y insérer parfaitement. L'intérêt de cette imposante étude de Frederick M. Rener tient à un traitement original de sources déjà répertoriées et souvent bien connues des historiens de la traduction.

La démarche de l'auteur procède d'un constat des difficultés inhérentes à l'histoire de la traduction: caractère fragmentaire de l'information recueillie dans les préfaces des traducteurs ou dans les traductions elles-mêmes; pièges sémantiques, difficulté notamment d'apprécier les «lieux communs»; morcellement du champ d'études en périodes et en aires géographiques. F. Rener se propose d'ouvrir les barrières et d'effectuer une

lecture globale de ce champ. À la base de cette vision unifiante, un postulat: la culture écrite et savante de l'Occident a été profondément influencée par l'Antiquité jusqu'au XVIII^e siècle. Elle a hérité de la tradition gréco-latine une théorie du langage et de la communication et par là-même, une conception de la traduction: à la fois activité littéraire et interprétation (*hermeneia, interpretatio*).

L'approche de F. Rener est archéologique. En ordonnant des fragments textuels provenant de préfaces, lettres et traités, il reconstitue le «manuel» qui a guidé les traducteurs de la période étudiée: «By assembling the tesserae of this mosaic, a whole manual on translation has been compiled which, though never written, nevertheless existed and was known to all translators and particularly to their critics.» (p. 7) L'auteur entend retrouver, derrière les dits lieux communs, la série de termes techniques latins et l'ensemble de règles et de principes qui ont constitué une théorie de la traduction de l'époque classique à l'aube du XIX^e siècle. Il s'oppose ainsi à l'idée reçue qu'il n'y aurait pas eu de théorie de la traduction avant la Renaissance.

Durant l'Antiquité, la réflexion sur le langage s'est faite dans le cadre de la grammaire, de la logique et de la rhétorique (*artes recte, vere et bene dicendi*), le *trivium* des arts libéraux. F. Rener estime que le travail du grammairien et celui du rhétoricien constituent les deux étapes de la tâche du traducteur. La majeure partie de l'étude vise donc à faire ressortir le cadre théorique que le traducteur trouve dans ces deux *artes* pour l'exercice d'un troisième *ars*: la traduction. Dans une dernière section, l'auteur interroge plus spécifiquement les traités sur la traduction, de Cicéron à Tytler, en quête d'une définition de la traduction comme *ars* et du traducteur comme *artifex*.

L'auteur rappelle que, pour la période étudiée, les traités sur le langage allient toujours la théorie et la pratique; le terme *ars* a une connotation technique. Le travail linguistique est désigné par des métaphores architecturales (*verba struere, structura*). Cette notion de structure héritée de l'Antiquité est essentielle dans la théorie du langage: assemblage de mots selon des normes, comme l'érection d'un édifice. Le traducteur est comparé à un maçon qui doit démonter la structure originale par la grammaire et la reconstruire sur un nouveau terrain par la rhétorique.

La grammaire fournit au traducteur deux niveaux d'analyse: celui des *verba singula* (choix des mots) et celui des *verba coniuncta* (syntaxe).

Détaillons, à titre d'illustration de la méthode de F. Renier, les règles de l'*electio verborum*. L'*electio verborum* est soumise au triple critère de *proprietas*, de *puritas* et de *perspicuitas*: le mot de la langue-cible doit être doté de sens pour la communauté linguistique, il doit appartenir au système linguistique, il doit de plus être compréhensible pour le public-cible. Se pose la question des emprunts qui ne satisfont pas toujours aux exigences de *puritas* et de *perspicuitas*. Sur ce point, l'exemple des Romains, grands emprunteurs, est un incitatif pour leurs héritiers, qui s'autorisent de Cicéron: «usu molliuntur» ou de Quintilien: «audendum tamen». Un mot étranger pourra en effet acquérir la *puritas* par l'usage (*consuetudo, usus*), l'ancienneté (*vetustas*) ou son emploi par un grand auteur (*auctoritas*).

La rhétorique classique a pour objets l'esthétique de la construction verbale et l'efficacité de la communication. Le traducteur rhétoricien doit rendre l'*ornatus* de l'original sans sacrifier à la compréhension. Les auteurs soulignent la difficulté de rendre l'*ornatus* en langue vernaculaire — les figures, *verba coniuncta*, plus que les tropes, *verba singula*. Les contraintes formelles les plus rigoureuses tiennent au sujet (*materia*) et à la catégorie d'écrivains (*historici, oratores et poetae*). Cette classification, que F. Renier retrouve encore au XVIII^e siècle chez Charles Batteux (*De la construction oratoire*, 1763), influe sur la décision de rendre ou non l'*ornatus* de l'original; les ornements rhétoriques peuvent en effet être omis dans la traduction des *historici*. Le traducteur doit enfin reconnaître le style personnel de l'auteur pour «ne pas faire Xenophon de Thucydide» (Perrot d'Ablancourt). Sur ce dernier point, F. Renier tire ses meilleurs exemples du traité qui constitue le *terminus ad quem* de l'étude: *Essay on the Principles of Translation* de Tytler (1779). Contre E. Nida et G. Mounin, il n'y voit pas un texte absolument innovateur, mais y retrouve les préoccupations de Leonardo Bruni (*De Interpretatione recta*, 1426) et de Lawrence Humphrey (*Interpretatio linguarum seu de ratione convertendi et explicandi autores tam sacros quam profanos*, 1559).

Pour rendre son lecteur *attentus* et *benevolus*, dispositions nécessaires à la transmission du message, le traducteur rhétoricien doit lui fournir un texte accessible sans effort — c'est en cela que la *perspicuitas* antique diffère de la simple clarté. Il doit en outre éviter de choquer ses croyances religieuses et morales. La notion de *dignitas* et de bon goût pour la culture-cible fait le partage entre le traduisible et le non-traduisible. Les exemples de traductions expurgées selon ces critères abondent. F. Renier conclut que, pour la période d'étude, la rhétorique a été un outil essentiel,

non comme ornement, mais comme garante de la communication, au service de l'*interpretatio*.

Dans la dernière partie, F. Renier rappelle que la traduction a d'abord été une compétence pratique, le passage à la théorisation s'étant effectué aux XV^e et XVI^e siècles. Dans l'optique de l'étude, les théories de la Renaissance ne sont pas révolutionnaires: elles mettent seulement en forme des idées reçues et des pratiques. Les sources examinées par l'auteur montrent que la traduction est unanimement perçue comme un transfert (*transfere, transfundere, transplantare*, etc.) et une herméneutique. *Interpretatio*, le terme technique, résume le programme du traducteur: mettre le contenu de l'original au niveau du lecteur en choisissant les mots appropriés.

Renier précise le rapport entre la traduction et l'imitation en distinguant deux sortes d'imitations: l'imitation comme activité pédagogique et l'imitation comme création littéraire (à laquelle il réserve l'appellation *imitatio*). Pendant la période étudiée, le domaine de la traduction couvre deux champs d'activités sociales et culturelles: la traduction comme intermédiaire entre un auteur et un lecteur séparés par une barrière linguistique (*interpretatio*) et la traduction comme *imitatio*; la traduction centrée sur le lecteur et la traduction centrée sur le traducteur lui-même.

De la congruence entre des auteurs séparés par le temps et l'espace, F. Renier conclut que l'enseignement des traducteurs latins reste l'autorité jusqu'au XVIII^e siècle et que l'histoire de la traduction fournit un exemple de la permanence de l'héritage classique. Vensky (*Das Bild eines geschickten Übersetzers*, 1734) et Tytler ne sont pas tant un produit du Siècle des Lumières que de la tradition gréco-latine dans son ensemble. Pour l'auteur, la rupture se produira avec la préface de la traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle par Wilhelm von Humboldt (1813); le philosophe et linguiste apporte un changement fondamental à la théorie du langage en définissant le mot, non plus comme *signum rei*, mais comme support de la pensée. Selon cette analyse, l'évolution de la théorie de la traduction coïnciderait donc avec celle de la linguistique: de l'âge de la grammaire anhistorique à celui de la philologie comparée et de la vision historiciste du langage. Le débat est ouvert.

Interpretatio est une contribution majeure à la connaissance de l'histoire et de la théorie de la traduction. Sa lecture exégétique et comparatiste d'un vaste corpus de textes théoriques permet une mise en

perspective rarement offerte. Les spécialistes d'une période ou d'une aire géographique consulteront avec profit ce manuel posthume du traducteur. Les médiévistes noteront un tarissement des sources entre saint Jérôme et Leonardo Bruni. Signe du grand silence conceptuel de ces siècles ou conséquence d'une accessibilité moindre des textes en attente d'édition?

Claire le Brun
Université Concordia

Jean-Paul BRUNET. *Dictionnaire de la police et de la pègre, américain/français, français/américain.* Paris, La Maison du dictionnaire, 1990. xxi + 960 p. + 9 annexes + 27 planches en couleurs. 6" x 8 ½". ISBN - 2-85608-037-5. 112,50 \$ US.

Chaque métier, chaque profession possède sa terminologie. Ce *technolecte*, souvent inintelligible pour les profanes, se révèle indispensable pour véhiculer les notions propres au domaine et faciliter la communication entre initiés. Il n'en va pas autrement pour les policiers et les truands qui, les uns comme les autres, exercent des métiers, ma foi, fort lucratifs et tout aussi dangereux.

En parcourant le volumineux ouvrage de Jean-Paul Brunet, on est fasciné par la diversité et la richesse du vocabulaire du domaine de la police et de la pègre. Par son caractère très imagé également. L'usage des métaphores est d'ailleurs assez typique de la langue qui fleurit dans ces deux milieux. «La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée», a écrit Stendhal. Dans ce cas-ci, on peut penser que les truands cherchent aussi à communiquer entre eux sans être compris de leurs ennemis jurés, les policiers, et vice versa. Jeu de cache-cache par vocabulaire interposé, «[...] la langue de la police, remarque l'auteur dans son Avant-propos, se caractérise avant tout par un singulier mélange de termes techniques et argotiques. [...] Sigles et acronymes, troncations de termes, suffixations parasitaires, contractions et élisions figurent dans le parler policier à côté d'un argot spécialisé emprunté volontiers à celui de la pègre elle-même.» (p. xvii). Quant aux voyous et aux membres de la pègre, ils parlent l'argot, branche de la langue populaire. L'argot a pour effet de définir l'appartenance des malfrats à un «milieu» et «reflète aussi une forme de sous-culture, une mentalité et une conception de l'existence particulières». (*Ibid.*)